

LA FÊTE ARABE¹

V

De Ben Nezouh à Guerrara, où j'espérais rencontrer le Docteur, il y a cinq ou six jours de voyage. L'itinéraire le plus pratique est de gagner Laghouat à cheval ou à mulet ; on y rejoint la diligence qui fait le service de Ghardaïa, capitale du Mزاب ; et de là, en deux jours de route on arrive à Guerrara. Mammo me procura un guide ; quant à me trouver un cheval il n'y fallait pas songer : les chevaux, à Ben Nezouh, avaient suivi la fortune des Arabes ; on ne trouvait plus dans l'oasis que des mulets ou des ânes.

Sur le seuil de l'auberge, le Maltais et sa femme me souhaitaient bon voyage ; le pauvre El Malti s'empressait avec un zèle inutile autour de ma monture ; mon guide espagnol avalait une dernière lampée d'anisette. Sur la place, l'Hôtel de ville avec ses lions de zinc endormis aveuglait de blancheur ; dans la mosquée, sous les arcades, des tréteaux attendaient les denrées du marché. La lumière répandait partout avec indifférence, sur ce faubourg de briques, comme autrefois sur le village de boue, ses magnificences orientales ; mais la rhaïta et le bendir ne m'accompagnèrent pas de leur musique forcenée, ni les

¹ Voir le numéro 39 de *la Nouvelle Revue Française*.

cris des enfants, ni les you-you des femmes ; aucune mousseline, aucun diadème d'or, aucun œil curieux sous ses voiles, aucun grave burnous, aucun éblouissant cortège ne parut sur le seuil des maisons aux toits rouges : la Fête Arabe était finie.

Avec quelle allégresse je vis s'éloigner derrière moi la sinistre banlieue. Il me semblait que jamais je ne trouverais assez d'air pur, de vie primitive et de lumière, pour me délivrer l'esprit des affreuses images que j'emportais de l'oasis. Mais à mesure que j'avançais, ces impressions désolées se renforçaient d'étape en étape de tout ce qui se présentait à ma vue. Cette chose vague, impersonnelle, qui n'appartient en propre à aucune nation d'Europe et qui leur est commune à toutes, cette chose sans forme, sans visage qu'on appelle de ce mot indéterminé le progrès, ne laissera-t-elle donc rien subsister dans le monde qui ne soit à son image ? Le malfaisant génie, que j'avais vu à l'œuvre dans le faubourg italo-espagnol, n'a pas besoin d'être là, en personne, pour exercer ses ravages : il blesse, il tue, il envoie la mort de loin ; il est pour les vieux pays, les vieilles civilisations, les activités séculaires, un ennemi invisible, autrement redoutable que le soleil, le sirocco et la soif. Tout ce que je voyais sur mon chemin retournait au désert et à la mort. Personne sur ces pistes du Sud, ni troupeaux, ni caravanes ; l'ancienne vie qui avait dû animer ces solitudes semblait tout à fait suspendue, et dans les rares villages, qui de loin en loin disaient encore que tout ici n'était pas abandon, l'existence paraissait réduite à rien. Ksar el Hairane, El Asafia ! pauvres séjours du désespoir, oasis mourantes, touchants ilots de verdure, maigre troupeau

de palmiers faméliques autour des cubes de boue noirâtre que sont les maisons du désert ! Comment y a-t-il encore des hommes pour s'obstiner dans vos demeures ! Comment y trouvent-ils encore ce peu de joie, ce rien de bonheur, nécessaire pourtant à la vie ? Mais moi-même, après tout, n'ai-je pas vécu là de ces minutes qui font sentir dans toute sa force animale le simple bonheur que c'est de vivre. Sous ces petites palmeraies impressionnantes d'isolement et de résignation, j'ai connu le délice de se désaltérer à l'eau un peu terreuse qui coule dans la séguia, lorsqu'après le froid de la nuit, le soleil brûlant dès l'aurore met un goût de fièvre à la bouche et oblige à fermer les yeux ; le plaisir d'apaiser sa faim avec des dattes qu'on entrecoupe d'une gorgée de lait ; la douceur d'une pièce obscure après l'éblouissement de la lumière, et surtout j'ai fait l'épreuve de cette antique vertu que l'Europe a désapprise : l'accueil empressé de l'étranger, le respect religieux de l'hôte, la noble familiarité du désert.

A Laghouat, je quittai mon guide et mon mulet espagnols pour monter dans la diligence. Après avoir traversé tout un jour de mornes étendues violâtres, parsemées d'alfa jaune paille, nous arrivâmes au soir tombant dans le pays des Dhayas, cette étrange région forestière qui barre de l'est à l'ouest, sur une largeur de quelques kilomètres, l'extrême sud de la Province d'Alger. On est ici dans le *Bled el Ateuch*, le pays de la soif ; nombreux sont les tas de cailloux qui marquent, çà et là, la tombe de quelque voyageur égaré ; pas d'eau, pas de sources, pas de puits, pas de nappe souterraine ; si profondément que l'on creuse, toujours le sable et le rocher. Par quel miracle ont-ils poussé ces arbres magnifiques, ces betoums